

énormes, une troisième des saphirs, puis des rubis, mais surtout des diamants de toutes les grosseurs.

"Paris fut ébloui. Assurément le chiffre de ces richesses était incalculable. Il compta seulement les bank-notes : il y en avait pour douze millions !

" Aussitôt il s'informa de sir James Roberts.

" Il apprit que ce gentleman était mort et que, un an après cet événement, sa veuve et son fils avaient vendu leur maison et quitté Dower. Personne ne put lui dire si Mme Roberts, qui était d'origine française, avait regagné les Indes ou s'était embarquée pour la France.

" Paris voulut visiter la maison qu'elle avait habitée.

" Le nouveau propriétaire le lui permit, mais ne put répondre catégoriquement aux questions que lui posa l'étranger.

" Il ignorait également ce que Mme Roberts était devenue.

" Paris résolut d'aller au plus près et de se rendre à Calcutta.

" Tout le monde le prenait pour un Indien riche et curieux d'étudier la civilisation. Il accepta ce rôle, qui lui convenait à merveille, et sous lequel il pouvait sans danger dissimuler sa personnalité.

" Mais à Calcutta il ne fut pas plus heureux qu'à Dower.

" On lui désigna bien la maison que quatorze ans plus tôt habitait sir James Roberts. Il la parcourut aussi dans ses moindres recoins ; mais on lui assura que, depuis leur départ, on n'avait jamais revu ni James Roberts, ni sa femme, ni leur fils.

" Paris pensa dès lors que les héritiers étaient retournés en France. C'était précisément là que l'appelaient ses intérêts. Il se mit en route.

" Mais pour bien remplir le personnage qu'il voulait jouer, il fallait qu'il connût l'Inde. Aussi, rompu à toutes les fatigues, insensible à la chaleur, habitué à toutes les privations, il entreprit de traverser l'Inde, l'Afghanistan, le Kaboul, la Perse et la Turquie d'Asie, avant de passer en Europe.

" Il allait partir, il errait sur les bords du Gange, lorsqu'il aperçut devant lui un homme qui marchait avec agitation, et qui, bientôt après, se précipita dans le fleuve.

" Paris s'y jeta à son tour et fut assez heureux pour ramener sur la rive le corps à moitié inanimé du malheureux.

" Il le fit revenir à lui et l'interrogea. C'était un Français, un pauvre diable mourant de faim, que le désir de faire fortune avait amené dans ces contrées éloignées, et qui y avait mangé en peu de temps ses modestes économies. Il se nommait Berger. Il avait servi comme domestique chez le gouverneur de Cayenne.

" Paris le connaissait et eu était connu. Ce fut sur lui qu'il tenta la première épreuve.

" Aujourd'hui qu'il avait adopté un autre costume, qu'il portait toute sa barbe, qu'il avait sur le visage les tatouages bleuâtres des Acoquas, reconnaîtrait-on en lui le transporté Paris ?

" L'épreuve fut décisive. Berger ne reconnut pas l'ancien ornat. Paris en ressentit une joie immense. Désormais il épouillait l'ancien garde-chasse pour revêtir le prince Adjir.

" Il éprouvait bien quelques scrupules de toucher à ces millions qui ne lui appartenaient pas, et pourtant, si c'était aussi l'unique façon de retrouver impunément la veuve et les fils de sir James Roberts. Il n'avait pas le choix, il se décida.

" Il quitta Calcutta, emmenant avec lui Berger, qu'il avait trahi à la mort, et commença son périlleux voyage, en compagnie de ce serviteur fidèle, dont la reconnaissance aveugle fut la plus douce et la plus précieuse des récompenses.

— Enfin nous arrivâmes à Paris !

" Ici se présentait pour moi la plus grande des difficultés.

" J'avais pu sans peine en imposer, jusqu'ici, à tous ceux qui m'avaient jamais vu, et passer pour ce que je n'étais pas ; mais pourrais-je en imposer à ceux qui m'avaient connu jusqu'ici ?

" Avant tout, il me fallait une réponse à cette question.

" Je résolus de prendre, comme on dit, le taureau par les cornes.

" J'avais rencontré à Alexandrie M. de Coissy, j'avais appris en causant avec lui qu'il connaissait Raymond d'Olligny.

" Ce fut sur lui le premier que je voulus essayer l'effet de ma transformation.

" M. de Coissy devina bien que j'avais un intérêt quelconque à me rencontrer avec le comte, mais il ignorait lequel ; il me le présenta.

" M. d'Olligny ne me reconnut pas, et vous pouvez en juger à l'expression de son visage, il doute encore que le prince Adjir et moi ne soient qu'un seul et même personnage.

" Fort de cette heureuse tentative, je continuai à jouer mon rôle de prince. Je ne commis peut-être qu'une faute, ce fut devant M. Adrien Roberts, le jour où il me présenta le fusil qui m'avait appartenu et m'apprit, du même coup, que ma femme mourait de misère et que ma fille avait été déshonorée par Raymond.

" Mais, je vous en fais juges, pouvais-je, sans pâlir, retrouver ceux que je cherchais en vain depuis mon arrivée à Paris ? Le rouge de la honte et de la colère ne devait-il pas m'aveugler, quand je découvris que cet infâme avait séduit la fille de l'homme qui s'était dévoué pour lui ?

" Pourtant, depuis six mois, j'exerçais autour du comte une surveillance invincible ! Je connaissais l'existence de Lucie Dorval, mais aurais-je jamais soupçonné que sous ce nom de Lucie se cachât ma propre fille ?

" En vain Berger avait-il fait à deux reprises le voyage de Lépeau pour apprendre ce qu'étaient devenues Jeanne et Juliette ; il n'en avait rien recueilli, que la certitude qu'elles vivaient à Paris.

" On avait battu sans succès tous les quartiers de la capitale, mais je les faisais rechercher sous leur nom véritable. Naïf que j'étais ! N'aurais-je pas dû comprendre tout d'abord qu'elles avaient répudié ce nom avili ?

" Ce fut M. Roberts qui fut ma providence en cette occasion, comme il fut celle de ces infortunées ; M. Roberts, dont j'ignorais alors le nom et la nationalité, que tout le monde autour de moi appelait M. Adrien, dont je n'ai connu l'origine et la parenté que le jour où il m'a fait l'honneur de m'écrire.

" Ses révélations m'avaient foudroyé. Je fus sur le point d'aller trouver le comte, chez lequel nous étions, d'exiger de lui la réparation que j'ai obtenue aujourd'hui ; mais je n'avais pas encore amassé contre lui assez de preuves. Je voulais en réunir tant, qu'il fût dans l'impossibilité de m'échapper.

" J'imposai donc silence à mes larmes, à ma colère. Je me composai même vis-à-vis de lui un visage souriant, J'affichai comme par le passé cet air indifférent et ennuyé sous lequel je déguisais mes angoisses, n'oubliant rien de ce que me conseillait la prudence ; laissant à Berger le soin de faire toutes les démarches compromettantes, d'écrire toutes les lettres qui auraient pu trahir mon incognito.

" Ce fut par lui que je fis remettre à Jeanne et à Juliette une somme de cinquante mille francs en échange de ce fusil, à la seule condition qu'elles ne quittassent pas, sans m'en prévenir, le logement qu'elles occupaient ; mais j'eus le courage de ne pas aller les voir, de demeurer pour elles un être fantastique, qui avait des accès de charité comme un autre à des accès de folie.

" Les bruits odieux qui avaient couru sur M. d'Olligny étaient venus jusqu'à moi et je recherchais activement André, son complice...

— Que dites-vous ? interrompit tout à coup Raymond. Oubliez-vous ce que vous m'avez promis ?

— Paris n'est pas tenu à remplir les promesses du prince Adjir, répondit le garde. Oui, reprit-il en saisissant son fusil, dussé-je me servir contre vous de cette arme que m'a donnée votre libéralité, vous ne sortirez pas d'ici sans m'avoir entendu jusqu'au bout.

" Soyez tranquille, ce ne sera pas long.

" Ah ! quand parut enfin ce misérable valet, quand, ici même, ce Judas s'accusa du parricide, que vous aviez commis ensemble, j'éprouvai une joie féroce, je ne vous le cache pas.